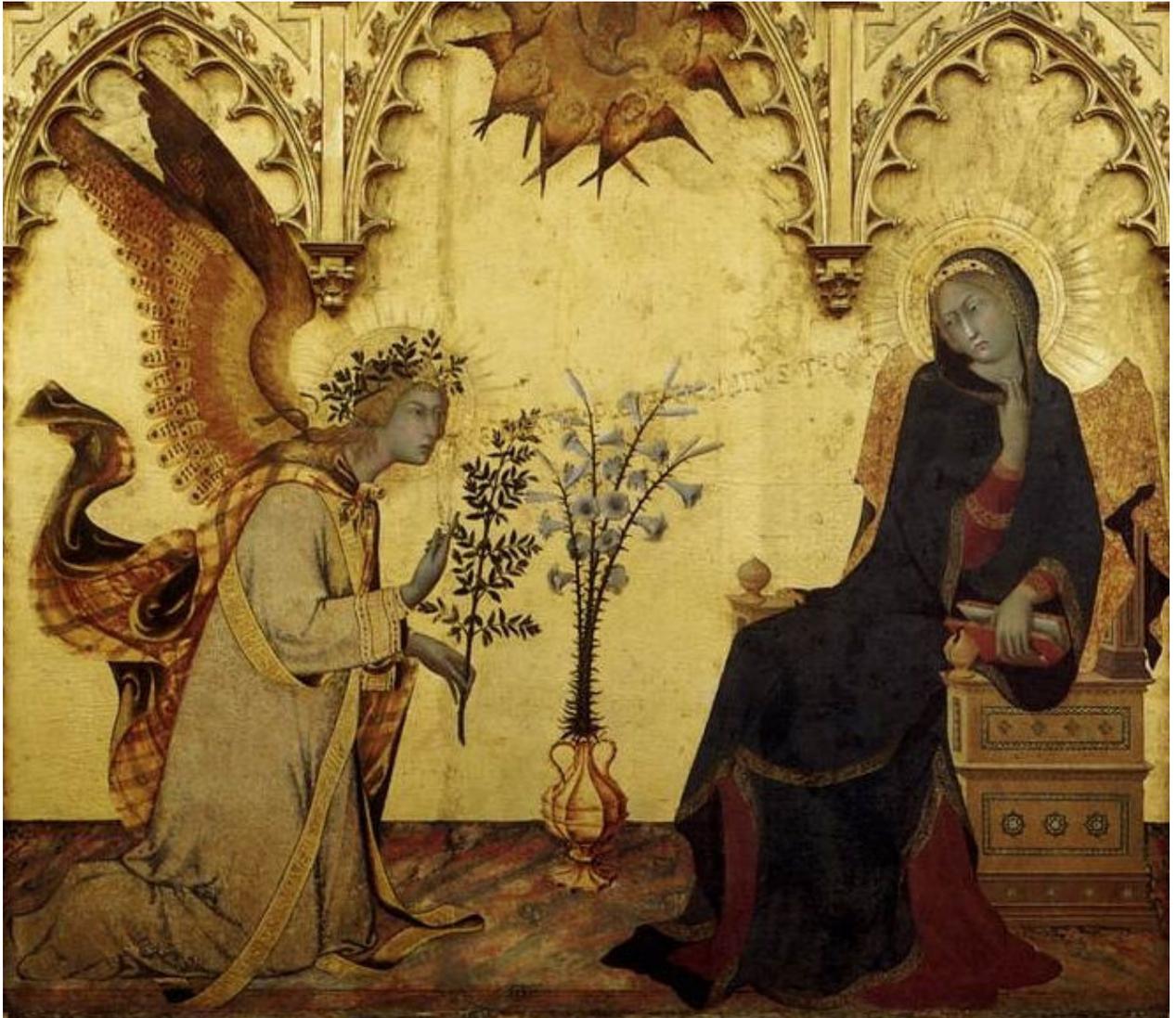


# *Nycthémère*



Simone Martini, *L'annonciation*, 1333, Galerie des Offices, Florence

**Stéphane Zagdanski**

« La résurrection romanesque procède par le biais auditif d'une insurrection à l'encontre de la mère pour lui dérober son secret, lequel n'est pas un savoir mais, au sens financier du terme, un avoir, une fluctuante jouissance saphique enclose qu'elle n'aspire d'elle-même qu'à confier à sa fille.

Écrire consiste à se débarrasser de sa mère en la violant, je veux dire en violant sa volonté de s'affilier son fils, de transmuter son fils en fille. »

*Le sexe de Proust*

Maman ?

Tu dors ?

Tu as déjà pris tes Tranxène ?

Tu m'entends ou pas ?

Maman (tu vois, j'écris même « Maman » pour te faire plaisir) ?

Allô ? Toc toc ? Il y a quelqu'un à l'autre bout de l'ovule ?

Bon, tant pis, c'est dommage, pour une fois que j'allais te formuler des gentilleses...

Il est minuit, ma mère. La nuit qui arrive te sera consacrée. Ajoutée au jour qui vient de passer, cela fera un parfait nyctémère. Je vais écrire ton chapitre, il ne contiendra que des compliments, oui, comme ces absurdes déclarations mièvres (tu les adores) que je composais à l'adolescence pour tes anniversaires. Mes douceurs cette fois seront déniaisées, plus sérieuses, plus profondes : elles seront trempées dans l'encrier de la véracité.

Pour commencer, écoute-moi attentivement. Lis lentement, étudie le sens de chaque phrase. Si l'une d'elles te semble trop longue, que tu en saisis mal la logique, recommence, relis-la autant de fois qu'il le faudra jusqu'à l'éclaircie du

sens. Le temps est avec nous. Un « nyctémère » ? C'est un cycle physiologique de vingt-quatre heures, un jour-nuit.

Ceci n'est pas comme une longue lettre que je t'écrirais depuis un pays lointain, un pays aussi éloigné que le seraient, selon tes dires, mon enfance débordante de tendresse pour toi et ma maturité si dure, si sarcastique à ton égard, si peu indulgente pour tes vrais tourments intimes. Chaque mot est ici pensé, médité, soupesé dans ses implications. Considère-moi comme un jardinier qui planterait ses multiples graines, indistinctes en apparence, au cœur d'un parterre dont lui seul devine l'aspect multicolore qui en surgira au printemps.

Nous sommes seuls, toute cette nuit, toi et moi. Oublie que d'autres liront ces lignes, oublie surtout de penser à ce qu'« ils » ou « elles » pourront en penser.

Cette nuit, ma mère, tu deviens ma fille. Et tu vas recevoir en présent ce que moi seul peux t'offrir : ta première leçon de vraie littérature.

C'est amusant, non ? Toi qui étais une si bonne élève, dont Mlle Courtois, ton institutrice (Dieu ait son âme de bonne catholique philosémite) était si fière, toi qui fus si triste de devoir quitter l'école pour élever ta jeune sœur Sylviane après-guerre, eh bien tu vas redevenir pour une nuit la meilleure élève de celui que tu as mis au monde !

Tu te souviens des leçons que je te récitais, à Bel-Ébat ? Tu sais mieux que quiconque que je n'avais en réalité besoin de personne pour réviser mes devoirs, que les meilleures notes étaient courues d'avance. Mais puisque tu m'avais transmis en héritage ta bonne scolarité brutalement interrompue, et surtout ton orthographe et ta grammaire impeccables, il était logique que tu goûtes le plaisir d'assister à leur fructification dans ma propre cervelle.

(J'aurais dû écrire « que tu goûtasses », mais d'abord ce n'est plus considéré comme une faute, et puis tu penserais que je ne peux pas m'empêcher de tout tourner en dérision...)

Ces récitations que tu écoutais en souriant, toi et moi savions bien que c'étaient des présents que je te faisais, des perles de mots qui venaient se suspendre à tes oreilles à peine un peu moins décollées que les miennes, Gina (tu vois, je suis vraiment d'humeur sympa !). Exactement comme, quelques années plus tard, et sur un mode évidemment plus viril et pugnace, j'allais offrir, tels des trophées, mes triomphantes rédactions de français à Joseph, revanche prise par lui sur tant de *goïshe kopfe* ayant fait des études et dont pourtant les enfants se faisaient battre à plate couture par le benjamin surdoué du *kleine schneider* de la rue du Nord...

Ne te soucie donc pas de ce qu'« on » pensera du yiddish, ma mère. Je ne suis pas le premier à utiliser cet argot ashkénaze dans des livres. Philip Roth (probablement le meilleur écrivain vivant aujourd'hui) fait pareil et tout le monde l'adore. Moi, personne ne m'adore, je suis même probablement un des écrivains les plus sourdement détestés dans son propre pays, mais (pour paraphraser Baudelaire que tu n'aimes qu'à demi, écrivant à sa mère : « je me moque de tous ces imbéciles, et je sais que ce volume – *il parle des Fleurs du mal* ! – fera son chemin dans la mémoire du public lettré »), comme je méprise infiniment tous ces abrutis ça rétablit l'équilibre dans le club littéraire très très fermé des usagers du sarcasme yiddish...

Tout cela pour t'expliquer qu'à l'époque où je te récitais leçons et poèmes, la petite fille si studieuse que tu avais été rejaillissait par mon cerveau. C'est ainsi, dans la mythologie grecque, que naît la déesse Athéna (nommée Minerve par les Romains), en armes et parée d'une étincelante armure, du crâne de son père Zeus (appelé Jupiter par les Latins).

Je t'ai dit que chaque mot comptait, non ? Vois à quel point c'est vrai :

Ce célèbre mythe de l'antiquité que j'applique à ce qui nous relie, toi et moi, énonce une leçon cruciale : Athéna est à la fois une guerrière hors pair et la déesse de la sagesse, de l'intelligence et du savoir par *sa mère*, Métis, dont le nom signifie « Prudence », « Raison », « Mesure » (au sens où on dit d'une

parole qu'elle est mesurée). C'est Athéna qui aide Ulysse dans l'*Odyssée* à récupérer miraculeusement toute sa ruse et sa vigueur guerrière. C'est également elle, Athéna, qui annonce à Télémaque, le fils d'Ulysse et de Pénélope, *le retour de son père* après son long exil en pleine mer.

*Tu commences à comprendre ?*

Lorsque j'ai recopié dans *Mes Moires* la dernière lettre de ton père Szmiel avant sa déportation, sans changer une seule de ses fautes malhabiles d'immigré polonais, ta première réaction a été de penser qu'on allait se moquer de lui en me lisant. Tu te trompais. Les « on » en l'occurrence n'avaient rien à faire dans cette histoire qui ne concernait que nous, toi et moi. En plaçant dans un de mes livres l'écriture si touchante de ce père que tu attends toujours, d'une certaine manière je *te* l'ai ramené à bon port, puisque mon français sans faute à moi m'a été transmis par toi. Tu le sais bien, d'ailleurs, sinon tu ne m'aurais pas donné solennellement cette lettre de mon grand-père.

Voilà pourquoi tu devais devenir ma fille. En me passant le relais de ta scolarité avortée, tu m'as permis de tisser un jour une passerelle de mots au-dessus de cette autre interruption dont tu souffres depuis si longtemps. Ce qu'annonçait en un sens, en français, ton nom de jeune fille, celui de ton père : TEPER : « tes pères ». Ce ne sont que des mots, bien sûr, il ne faut pas en attendre de trop sublimes miracles, mais en même temps tu n'imagines pas leur immense pouvoir...

Est-ce qu'au moins tu te souviens des derniers mots de ton père, dans cette lettre ? Ils te concernent. Il remercie ta mère de lui avoir envoyé une photo de toi, la « pitite Ginette », lui dit quelle joie il en a eu, et conclut : « il faut pas désespérée don la vie ».

C'est lui qui avait raison.

Il se trouve que je te connais comme si je t'avais faite, et je me doute que tu es déjà en train de pleurer en parcourant ces lignes. Sèche tes larmes, ma mère, ta leçon et notre nuit sont loin d'être finies.

Qu’Athéna soit notre déesse tutélaire (ça signifie qu’elle nous protège), à toi et à moi, veut aussi dire que je ne pouvais écrire d’autres livres que les miens. Cette déesse, fille de l’Intelligence en armure, enseigne que *penser* et *combattre* vont ensemble. Inutile donc de continuer de me demander quand est-ce que je ferai enfin des livres moins « provocateurs » et moins ardu à lire.

Car ils ne sont en réalité ni l’un ni l’autre.

Tu dois comprendre – voilà maintenant le passage essentiel de ta défloration littéraire au cœur de notre nuit – que non seulement les mots ne sont jamais anodins, personne n’exprimant rien au hasard, mais que tous les non-hasards ne s’équivalent pas. Les théologiens chrétiens appellent cela la Providence, mais les Juifs sont plus précis lorsqu’ils emploient le mot d’Élection, qui signifie qu’il faut répondre à l’appel de la Providence, que ton destin te demande en quelque sorte, non pas ton avis, mais ta participation volontaire à sa trame, en un *dialogue* avec lui, ton destin donc, qui n’en finit jamais. C’est parce que ce dialogue de chacun avec son destin met en jeu tout le kaléidoscope du langage que les mots sont aussi cruciaux. Or seuls les écrivains choisissent minutieusement chacun de leurs mots comme si leur vie en dépendait. Rappelle-toi le jardinier qui sélectionne ses graines pour composer sa future fresque florale. Hölderlin, un très grand poète allemand du XIX<sup>e</sup> siècle disait précisément que les paroles poétiques naissent comme des fleurs, et Heidegger, un très grand philosophe du XX<sup>e</sup> siècle réputé pour la profondeur de sa pensée, commentait cette idée de la manière suivante, très simple, et que tu vas très clairement saisir : « La multiplicité de sens de ces paroles qui «naissent comme des fleurs» (Hölderlin, *Brot und Wein*), c'est le jardin sauvage, où la croissance propre des fleurs et les soins qu'on leur donne sont accordés l'un à l'autre selon une insaisissable intimité. »

Les autres ? Les amis, la famille, les professeurs, les critiques, les universitaires, les intellectuels, les médecins, toi et *même moi lorsque je n’écris pas* ? Ils restent parlés par leur langue maternelle, mais ils ne la parlent pas.

Impossible pour eux de renverser la vapeur. On bavasse, on feuillette, on gribouille, on vivote, on rumine, on regarde la télé et on travaille selon les mêmes lois irréversibles que celles de la procréation. Eux, sois-en sûre, ne peuvent offrir à leur mère le présent sans prix (c'est un *présent* car c'est à la fois un cadeau et une question cruciale de temporalité) de la rajeunir en leur propre fillette. Tu te souviens, j'espère, du b.a.-ba de tes cours de catéchisme, pendant la guerre, tandis que tu te cachais déguisée en non-juive à la campagne, chez M. et Mme Chabin (Dieu ait leurs âmes à eux aussi) qui avaient déjà auparavant accueilli Szmiel. Peut-être te rappelles-tu alors que la plus célèbre à avoir subi ce rajeunissement verbal, c'est la Vierge. Engrossée par une parole (le splendide « Je vous salue Marie pleine de grâce... », que ta belle-fille récite parfois en sango), elle engendra son propre père, puisque le Christ est Dieu et que Dieu est par définition le père de tous les humains.

Si on emploie à mon égard le mot de « provocateur », c'est en tant que ce mot est chargé d'un sens très précis, que les gens ne connaissent évidemment pas, mais qu'en revanche leur langue sait assez à leur insu pour les manipuler en parfaits perroquets. Les mots parlent d'une manière réflexe à travers ceux qui ne les élisent pas, comme si toute phrase non méditée, non écrite, n'était qu'un ronronnant laspsus. Et ce que les mots ont à dire, dans le cours quotidien et banal du langage, c'est toujours le cloaque absolu des arrières-fonds, l'antique saloperie humaine, vieille comme *leur* monde.

Je vais prendre un exemple qui te touchera. Si on a pendant plusieurs siècles traité les Juifs de « sales », sans penser à ce que cela signifiait, sans vraiment savoir qu'ils ont au contraire pratiquement inventé l'hygiène et qu'ils sont rituellement d'une propreté irréprochable (toi tu le sais bien), c'était pour obéir au fantasme d'une société nettoyée de leur supposée souillure. Ce grand nettoyage, qui n'était au départ qu'un réflexe langagier, a fini par devenir un jour une série d'objets très concrets, les pommeaux gazeurs des douches des camps de concentration et les savons faits avec de la graisse humaine.

J'espère que tu saisis mieux pourquoi je te dis que rien ne se profère jamais au hasard. Je prends exprès des exemples tirés de ton histoire (donc de la mienne par ricochet) pour que tu voies à quel point cette histoire se perpétue, dans tous ses mauvais aspects, à travers tout ce qu'« on » peut dire de moi. Quant aux bons aspects (comme mon grand-père Szmiel, ou même ta mère Esther à sa manière, ou bien entendu Hanna Soureh et mon grand-père talmudiste Azril et toutes les belles et bonnes choses – les bons noms et les bons mots – que toi et Joseph m'avez offertes en me faisant naître), je pense que tu as compris, désormais, que je les ressuscite à ma guise en écrivant.

Pour en revenir au mot et à l'idée de la « provocation », sache que cette insulte s'applique à ceux dont on ne parvient *pas assez* à nier l'existence. Pour Hitler, les Juifs étaient en soi une provocation. Dans son cerveau en délire, ce peuple n'avait été inventé qu'en vue de l'inciter lui (un des sens de « provoquer » est synonyme d'« inciter », comme on dit « inciter au crime ») à les exterminer eux. Traiter un écrivain aussi intensément réfléchi que moi de « provocateur », c'est considérer qu'il n'écrit qu'en ayant en vue la « provocation » d'autres que lui. Tu comprends que cela correspond au désir sournois d'anéantir la personnalité d'un écrivain, d'abolir ce qu'il peut avoir de propre, de singulier.

En outre, le mot « provoquer » contient, à côté de son sens judiciaire et policier, un aspect érotique, celui d'« exciter le désir ». Flaubert parle des « provocations d'un costume » de femme. L'injure journalistique est donc aussi une manière de me draguer, comme une femme qui essaierait d'aguicher un homme indifférent puis finirait par l'accuser publiquement de viol s'il restait parfaitement froid : c'est l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar, dans la Bible (merci de m'avoir inscrit autrefois au Talmud Thora). Invoquer mes « provocations » revient ainsi à me *réclamer* que je tiens compte de l'existence d'autrui (disons, pour aller vite, du lecteur) dans mes livres. L'étiquette

péjorative (« provocateur ») est un sorte de déclaration publique pour me quémander l'aumône d'être pris en compte...

Alors pourquoi ne le fais-je pas ? Qu'est-ce que ça me coûterait, comme tu me l'as déjà demandé, de ne pas me comporter pour une fois comme si j'étais seul au monde ? Mais, ma mère, ce n'est pas une question de coût mais de goût, et surtout de *couronne* (j'espère que tu sais que c'est la signification de mon prénom en grec). Autrement dit j'embarque qui je veux dans mon arche de phrasé. Je demeure le seul à décider qui possède le privilège (c'en est un, d'où tous ces ennuis, ces bousculades au portillon de chacun de mes livres) d'accompagner ma grande et bienheureuse odyssee solitaire. Or, toi et mon père faites partie du bois dans lequel j'ai taillé mon navire verbal. Tu ne devrais donc jamais te supposer reléguée dans le camp de ceux que je dédaigne, puisque Jojo et toi vous êtes en moi... « Comment faire autrement ! » Tu te souviens ? c'est ce que je t'ai rétorqué, en ricanant de ta naïveté infantile, le jour où tu m'as demandé si, « au moins », je t'aimais.

Il est donc parfaitement inutile d'essayer de me cerner en employant les expressions de tous ceux qui ne sont pas toi. « Untel m'a dit... » « Untel dit que tes livres sont ceci... » « Untel pense que tu as eu tort d'écrire cela... », etc. La prochaine fois qu'Untel te fait une réflexion, réponds-lui que ton fils l'écrivain déclare solennellement que « Untel est un sacré connard ! »...

Ah, ce n'est pas si souvent qu'on rigole, toi et moi, hein ma mère ! Je te l'ai dit, tu es à moi pour la nuit, et tu es trop intelligente pour ne pas te rendre compte, aussi, de la dimension érotique d'une telle formule. Voilà un autre privilège d'être une mère d'écrivain : tu as en partage avec la Vierge Marie que ton fils-père est mystiquement autorisé à te faire l'amour rien qu'avec des mots. Et, franchement, tu ne devrais pas te plaindre de cette comparaison théologique que tu trouveras mégalomane (« Untel pense que tu es mégal... – Untel a un complexe d'infériorité, c'est son problème à lui, pas le mien ! »)... Le Christ a été bien plus dur avec sa mère que moi avec toi. Il l'a reniée publiquement, il

l'a même refilée à saint Jean, lorsqu'il était en croix, pour s'en débarrasser comme s'il en avait honte. Résultat ils en ont eu pour deux mille ans à faire leur psychanalyse sur notre dos, jusqu'à ce que, assez récemment, dans la grande synagogue de Rome, ce pape tenace et tremblotant aille prononcer quelques mots simples devant le Dieu des Juifs qui est aussi le *père* du sien...

Si par conséquent un membre de l'immense famille des Untels te déclare que je suis un « provocateur », c'est qu'il feint de croire que je n'écris que pour eux, que s'ils n'existaient pas je n'aurais rien à écrire, alors que c'est le contraire qu'ils craignent. Sans moi, ces pusillanimes fripouilles toujours à côté de la plaque *n'existent pas*. Ne laisse donc jamais personne te ravir l'exclusivité d'être abritée à l'intérieur de ma prose.

(« Pusillanimes » ? Cherche dans un dictionnaire, *Geneidle*, ça ne fait jamais de mal.)

« Provocateur », c'était d'ailleurs le mot que tu m'appliquais, à dix-sept ans, lorsque j'allais au lycée en portant un tee-shirt de l'Université de Jérusalem, en hébreu, et mon étoile de David au cou. Ne te disais-je pas, déjà, que si cela devait « provoquer » une remarque antisémite – comme tu le craignais –, c'est que l'ordure était antisémite bien avant de me rencontrer ? Bien sûr, le souvenir de ta propre étoile jaune te revenait violemment à l'estomac. Pourtant, ce que tu considéras de ma part comme de l'indifférence envers ton enfance dévastée n'était que le cheminement de mon destin personnel jusqu'à notre nuit, ici et maintenant. Je me tatouais du symbolique, je me préparais à te faire fleurir en ma fille, à retourner à pas lents dans ton enfance pour en effacer tout désarroi et toute peur *en moi*... Et puis ces gestes de pur panache un peu puéril m'ont permis de comprendre au moins deux choses : que la crapulerie mentale va avec la lâcheté, puisqu'à une exception près (le vieux à la terrasse d'une pizzeria, rue Laborde, que je n'ai pas osé frapper à cause de son âge), personne ne m'a jamais fait la moindre réflexion antisémite au lycée ni ailleurs. Tout le monde savait plus ou moins que je

pratiquais le karaté, et que la période de l'ignominie sans payer cash était bien finie. Mais surtout j'allais m'apercevoir que ces postures « romantiques » de la judéité arborée n'étaient pas les plus adéquates puisqu'elles restaient collectives, bien d'autres jeunes Juifs de mon âge faisant alors comme moi. Il me fallait combattre différemment, me forger ma propre armure, c'est-à-dire, souviens-toi, ma propre pensée. Et si aujourd'hui ta petite-fille Débo arbore fièrement tous les fétiches ados de l'appartenance au peuple juif, tu sais comme moi que cela a un tout autre sens, puisque sa mère n'est pas toi.

Conclusion, je n'écris pas pour les imbéciles qui, parce qu'ils sont incapables de me comprendre, me traitent de « provocateur ». La provocation est très relative : elle les juge eux, pas moi.

Même raisonnement concernant mes livres « difficiles ». Là aussi, c'est une question de point de vue. Je ne suis difficile qu'en comparaison des merdes sans nombre qui encombrent ta bibliothèque. C'est sûr, ces écrivains-là gagnent mieux leur vie que moi. Mais aussi ils sont incapables des tours de magie que j'accomplis et qui permettent par exemple à ton père de t'écrire encore à travers moi.

Je serais vraiment heureux que tu comprennes enfin que la « guerre » dans laquelle s'est engagée mon écriture ne m'avait pas attendu pour rugir. Baudelaire, qui n'a pas toujours été très tendre avec sa mère, lui non plus (si tu m'as écouté attentivement, tu auras compris que c'est un des éléments biographiques que partagent les bons écrivains... « Untel demande au nom de quoi tu décides qui est un bon écrivain ? – Réponds-lui que c'est une question de flair, comme entre grands fauves. »), Baudelaire a écrit :

« Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles, – comme les familles. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus. »

J'ajoute que la force d'attaquer sa nation exige, hormis la Pensée et le Combat, un troisième terme : le Rire.

Tu es, en un sens, ma mère de rire, comme Sarah le fut pour Isaac. Sarah, la femme d'Abraham, éclata de rire en apprenant qu'elle allait enfanter un fils à quatre-vingt dix ans. Elle ne songeait pas tant à sa ménopause qu'à son plaisir et à ses désirs. « Après m'être fanée, aurai-je la volupté ? » Ce sont ses mots, dans la Bible, tu vois que je n'invente rien. Ce fils, du coup, allait se nommer Isaac, « Il rira » en hébreu. Pourquoi cette passation de rire (moi c'est « Joie » en hébreu, pas si loin), et pourquoi ce futur étrange ? Peut-être parce qu'elle engendrait ainsi un moyen perpétuel de se faire rire, et donc jouir, à travers lui.

L'épisode où tu apparais sur un mode comique, dans *Pauvre de Gaulle !*, lorsque je t'imité pour me faire réformer par le caporal Untel, n'a pas été conçu pour me moquer de toi, comme tu l'as cru. Au contraire, il n'y est question, là encore, que de retourner dans ton enfance pour te métamorphoser en ma fille. Une expression apparaît ainsi dans ce chapitre, qui lui donne son sens : « l'aller-retour dans le temps ». Je suppose que tu n'as plus besoin que je te la commente. De même, ailleurs dans le livre, je décris un rêve à Londres où *je suis toi*, en exil, et où toute la famille attend ton coup de fil.

Un écrivain utilise chaque moment de sa vie, vraie ou imaginée, comme des graines de sens dont doivent naître ses phrases. Lorsque tu apparais dans un de mes livres, ce n'est pas pour raconter quelque chose sur toi, mais pour faire surgir une ou plusieurs phrases grâce à l'énergie que me fournit, dans ce contexte précis, ta présence en moi.

C'est ce que tu n'as pas compris à propos de l'abominable mère raciste de *Noire est la beauté*, que tu m'as reproché, sous l'influence des cousins gerbants des Untels, les Onvapenserque, d'avoir inventé pour te nuire... C'est grotesque, et tu sais pertinemment que le modèle est pris ailleurs : ta belle-sœur Berthe, pour la nommer. Pourquoi avoir fait de la mère du peintre une salope pareille ? Parce que j'avais besoin à ce moment-là d'une sorcière funeste, exactement

comme un peintre a besoin, à un endroit précis de son tableau, d'une teinte rouge vif ou jaune citron. J'ai recouru alors à un procédé rhétorique nommé le « détournement », amplement développé par l'écrivain Isidore Ducasse, plus connu, sous son pseudonyme de comte de Lautréamont, comme auteur des *Chants de Maldoror* que ta sœur Sylviane dévorait adolescente.

Il s'agit, si tu veux, de considérer qu'une phrase énonçant une certaine vérité essentielle, ne perd nullement sa dose de radioactivité si on la retourne comme un gant. Non pas en lui faisant dire le contraire de ce qu'elle dit (comme lorsqu'on oppose à « Dieu existe » « Dieu n'existe pas »), mais en lui faisant engendrer son propre catalyseur par une certaine manipulation verbale, laquelle exige tout de même un talent conceptuel peu commun.

Juges-en d'après cet exemple tiré des *Poésies* de Lautréamont : « Vous qui entrez, laissez tout désespoir. » C'est un détournement d'une phrase très célèbre de *La Divine Comédie* de Dante, selon qui, au-dessus du portail de l'Enfer, est inscrit : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Tu t'aperçois alors que la vérité devient un pivot entre deux articulations qui se renforcent l'une l'autre comme les deux pales d'une hélice d'avion. La phrase de Lautréamont n'améliore pas, ne corrige ni ne rature celle de Dante. Au contraire, elle lui donne un surcroît de portée et de vérité. Car s'il est vrai qu'entrer en enfer exige qu'on abandonne tout espoir d'en réchapper, Dante, lui, s'en est bien sorti puisqu'il a pu nous le décrire, avant d'aller visiter le Purgatoire et le Paradis. Eh bien Lautréamont, en détournant la phrase que Dante a gravée au fronton du Mal, permet de comprendre qu'en écrivant, et par conséquent que lui aussi, écrivant ses *Poésies* où il nous invite si élégamment à entrer, *on s'enfuit de l'Enfer*. D'où : « Vous qui entrez, laissez tout désespoir. »

Tu vois que ce n'est pas si différent de ce que je te disais sur ton père. En devenant écrivain, j'ai vaincu l'enfer où lui fut englouti. Il est donc probable que mon grand-père Szmiel est aujourd'hui au paradis.

La beauté du procédé, c'est qu'un des deux pans du détournement, la phrase originelle, a été recouverte par sa nouvelle formulation, et ne reste visible qu'aux connaisseurs, autant dire aux autres écrivains. Avant d'apparaître chez Lautréamont, on trouve ce type de jeux littéraires dans le Talmud où les rabbins ne s'interdisent jamais, au contraire, de détourner un verset de la Bible, tous leurs interlocuteurs sachant au mot près de quoi il s'agit. Un peu comme si je te disais : « Au commencement Dieu créa les envieux et les amers. » Tu reconnais tout de suite d'où vient le détournement, et tu comprends du coup sa signification pessimiste.

Eh bien c'est très exactement ce que j'ai fait avec toi et la mère ignoble de *Noire*. J'ai utilisé un souvenir très positif qui démontre ton grand courage et en quoi, au fond, tu as littéralement « pris sur toi » pour nous laisser, mes frères et moi, nous émanciper de toi. Peu de mères en sont capables, la plupart ne se souciant nullement de ne pas accabler leurs enfants sous leur fardeau mortifère – tu es bien placée pour le savoir. Tu n'as donc pas suivi les traces pétrifiées de ta propre mère – dont par ailleurs l'insensibilité crocodilesque de vieille survivante indestructible du désastre s'est également infusée en partie en moi.

Un jour, Serge m'a dit cette phrase qui m'a marqué : « Toi et moi n'avons pas connu la même mère. » C'est en partie vrai, grâce aux efforts très courageux que tu as entrepris, entre son enfance et la mienne, pour lutter contre tes angoisses – non pas *vaincre*, mais *lutter*, ne pas se laisser ravager, ce qui est déjà un peu commencer à triompher. Mais il est aussi vrai que chacun de nous trois a eu une mère aussi courageuse et bonne qu'il est possible d'avoir.

Une illustration de la force étonnante avec laquelle tu as lutté contre toi-même pour préserver tes fils de la nocivité de ton angoisse, c'est les leçons de judo d'Olivier. Lorsque tu y assistais, tu entendais depuis les gradins le choc qu'il faisait en tombant sur le tatami, et ce choc résonnait dans ta propre épine dorsale sous les coups de boutoir de ton anxiété maximale. Pourtant tu as résisté, tu n'as pas interrompu ses leçons de judo, sachant que c'était

objectivement bon pour lui. Bien d'autres exemples de notre enfance à nous trois démontrent à quel point tu fus une excellente mère (sans parler de cette parfaite éducation que tu m'as inculquée, qui me fait me comporter en parfait prince aujourd'hui, avec les mendiants comme avec les puissants...), mais c'est celui-là que j'ai choisi d'utiliser *en le renversant* dans mon roman.

Le peintre, pour annoncer à sa vieille mère qu'il va se marier avec une Noire, lui offre une *Ascension* où le Christ ressuscité fait un mouvement de judoka dans les airs. Il rend le bien pour le mal (et elle va lui retourner un mal pour son bien, c'est là qu'est le « détournement » de ta propre bonté avec nous) puisqu'il se souvient que son ignoble mère, quand il était enfant, souriait diaboliquement en entendant le choc de ses vertèbres lors de chutes au judo. J'ai transformé romanesquement ton bien en son mal, pour donner au roman une impulsion plus intense, puisque l'héroïne elle-même, dont Viviane est le modèle à peine décalé, était si positive, et que le racisme de la mère venait sataniquement inverser sa beauté et sa bonté.

Grâce au ciel, toutes ces immondices si fréquentes dans les familles françaises nous sont *à peu près* épargnées. J'ai blagué à la télévision à propos du procès que tu risquais de me faire, c'était pour t'amuser, bien sûr. Je n'avais pas à révéler à ce moment-là une vérité qui ne concernait que mon encrier.

Je vais te raconter pour finir une anecdote qui risque de te plaire :

Proust se disputa un jour avec sa mère et brisa de colère un verre précieux posé sur une commode, auquel elle tenait beaucoup. Elle lui écrivit une lettre après leur réconciliation, comparant ce verre brisé à celui d'un mariage juif (tu sais que sa mère était « jiiiif », comme dit Vivi) entre elle et lui, qui allait renforcer, lui déclara-t-elle, leur « indissoluble union ».

Ce n'est plus à nous deux que ce genre de petite scène de ménage névrotique risquerait d'arriver, n'est-ce pas ? Pour te consoler d'avoir un fils dont les sarcasmes ont assaini l'Œdipe depuis déjà si longtemps, je vais t'offrir un livre que mon copain Ravier, l'écrivain fan de rap, a subtilisé à sa mère.

C'est un recueil de lettres d'écrivains à leurs mères. Ça va te plaire. Toi qui rêvais d'un livre pour toi, à la manière de ce gros benêt précieux et pleurnichard d'Albert Cohen ! « Avec elle seule », écrit ce vieux spongieux expert dans l'art d'humecter les midinettes, « j'aurais pu vivre loin du monde. Jamais elle ne m'aurait jugé ou critiqué. Jamais elle n'aurait, comme d'autres, pensé : il ne publie plus de livres, ou : il vieillit. Non. Mon fils, se serait-elle dit avec foi. Eh bien, moi, je t'envoie à travers les espaces et les silences, ce même acte de foi, et je te dis gravement : Ma maman. »

Pouah ! C'est aussi abject qu'un vieux camembert dégoulinant ! Franchement, Gina, n'aie aucun regret. À nous deux on vient d'écrabouiller ce grand niais mal désencœdipé haut la main...

Allô ? Maman ? Tu dors toujours ? Tu n'as donc rien écouté ? Tant pis. Je te laisse, alors.

Comme me dit chaque soir ta belle-fille africaine (« J'ai une belle-mère en or » est une autre de ses phrases) : « Fais un bon rêve », ma mère fille.

**Stéphane Zagdanski**